

# Jacques Ferron

## 2. Une noce au grand jour

Diane Godin

Number 76, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (1995). Jacques Ferron : 2. Une noce au grand jour. *Jeu*, (76), 150–154.

# Entre les lignes

Diane Godin



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

## Jacques Ferron

### 2. Une noce au grand jour

Les vitraux s'étaient mis à bouger et les saints à danser. De la voûte, des piliers, de la cascade des jubés rouges, l'illumination convergeait vers le chœur.

*Les Grands Soleils*, acte IV, scène 1.

On ne peut parler de Jacques Ferron sans évoquer la part du politique dans son œuvre. Littérature et nationalisme sont en effet intimement liés, imbriqués, à telle enseigne que l'un ne peut se concevoir sans l'autre, qu'il est, en définitive, le second versant de l'autre. Si Ferron s'est d'abord aiguisé la plume par l'écriture de pièces intimes qui puisent, entre autres, dans le répertoire classique français, l'essentiel de son œuvre, là où l'on sent poindre l'exigence de l'écriture et la maturité de l'écrivain, s'est construit à partir d'une relecture de l'histoire et dans la volonté, jamais démentie, d'en modifier le cours au profit de son aboutissement. Beaucoup d'écrivains québécois ont ressenti cette urgence qui naît de la nécessité de voir le jour et d'y faire entendre une voix singulière. Peu d'entre eux, par contre, ont investi à ce point la mémoire — et l'oubli — d'un peuple ; peuple dit des Canadiens français, plus tard des Québécois, mais plus récemment encore (ce qui dépasse, à mon avis, le simple fait d'une mode langagière), peuple d'« ici », terme qui s'accorde à la 1. Tous les jours, dans la presse comme dans les médias électroniques, j'entends cette expression de nous-mêmes, qui englobe tout dans un territoire pour mieux occulter la question identitaire : la littérature d'ici, le théâtre d'ici, les gens d'ici, etc. On charge le territoire, lui-même fort complexe dans la perspective d'un sentiment d'appropriation, d'absorber nos peurs, nos contradictions, notre paranoïa quant à la possibilité d'une accusation odieuse à laquelle nous ne savons opposer que l'inertie.

rectitude politique ambiante et règle tranquillement la notion d'identité, si complexe, si dérangeante et, à en croire les tenants d'une certaine rhétorique qui fait aussi, au demeurant, partie de notre histoire, potentiellement dangereuse.

Elles sont dérangeantes, en effet, les pièces politiques de Jacques Ferron. À la lumière du contexte mondial actuel — l'interculturalisme dans les sociétés démocratiques d'une part, le nationalisme exacerbé de certains pays de l'ex-URSS et le fléau de l'intégrisme musulman d'autre part —, entendre parler de nationalisme, de patriotisme ou de sédition peut paraître tout à fait dépassé, voire suspect, surtout aux yeux de la jeune génération, qui se méfie de tout discours pouvant mener à l'ostracisme<sup>2</sup>. Bien sûr, la prudence à l'égard de toute forme d'excès est une réaction saine et souhaitable. Ce qui l'est moins, par contre, c'est cette incroyable légèreté, cette mollesse, l'abdication volontaire, je ne dirai pas à notre identité, mais bien plutôt à nos identités. Car il y en a plusieurs, et le grand mérite de Ferron est d'en avoir tenté l'esquisse et la représentation.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la galerie de personnages qui peuplent *la Tête du roi* et *les Grands Soleils*, les deux pièces politiques de Ferron : un curé paternaliste, partisan du *statu quo* paroissial, un procureur de la Couronne opportuniste et un tantinet alcoolique, un habitant peureux mais rusé, un jeune Canadien errant prêt pour l'aventure — n'importe laquelle pourvu qu'elle se présente —, un robineux (Mithridate) qui règne sur lui-même en un lieu dit de « l'exil sur place », de jeunes Anglaises (toutes deux prénommées Elizabeth), filles adoptives éperdument amoureuses de Canadiens français et conquises à leur cause, un vieil aventurier jadis compagnon de Riel, un Amérindien (Sauvageau), gardien de la race et de la sagesse des peuples, une veuve étonnamment sagace, un domestique français qui s'acharne à dire « Néveurmagne ! » et à qui l'on entreprend de donner des cours de diction, un ami anglais que l'on reçoit avec tous les égards sans rien céder à ses convictions, des frères antagonistes (François et Michel dans *les Grands Soleils*, Simon et Pierre dans *la Tête du roi*) et, bien entendu, Jean-Olivier Chénier, médecin, patriote et martyr de la Rébellion de 1837, de qui Ferron tenait qu'il fut un « héros parce qu'il a été assez avisé pour mourir, tué par les Anglais. Autrement il n'aurait pas valu grand-chose<sup>3</sup>. »

2. En écrivant ces lignes, je me suis souvenue de l'entretien qu'accordait récemment Jean-Frédéric Messier à la revue *Possibles* (« La révolte contre la bêtise », *Possibles*, vol. 19, n° 1-2, 1995, p. 196-206), et dans laquelle il avouait avoir « une peur bleue du nationalisme » : « En Yougoslavie, il y a dix ans, personne ne pouvait savoir que ça tournerait ainsi. Aucun pays n'est à l'abri d'une guerre. Plutôt qu'un peuple nationaliste mais belliqueux, je préférerais que nous soyons fédéralistes mais pacifiques. » Là, d'une part, on a envie de renverser les termes : pourquoi pas un peuple nationaliste et pacifique ? En a-t-il déjà été autrement ? Est-ce si difficile, impossible d'envisager cette noble perspective et de s'y tenir, malgré les remous qui peuvent nous attendre ? D'autre part, il faut savoir qu'il n'existe pas, au Québec, une telle chose que le nationalisme ; à défaut de s'être incarnée, cette notion (ou nation) n'a jamais cessé, en effet, de se penser et de s'inscrire à l'intérieur de positions idéologiques et politiques fort différentes. En s'en tenant à la seule conception du nationalisme qu'il connaisse, soit celle qui a le visage odieux de l'intolérance, Messier démontre à l'envi l'absence, au Québec, d'une conscience historique fondamentale. Le problème, en fait, ne se situe pas dans la menace d'une guerre éventuelle, au demeurant fort improbable à mon avis (précisément pour des raisons historiques), mais dans la nécessité et dans la volonté de savoir, de nommer, de naître à ce que nous sommes, sans cette peur séculaire (et bleue) derrière laquelle nous nous retranchons au point qu'elle est devenue notre plus fidèle interlocutrice.

3. *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*, Montréal, Boréal, 1990, p. 179.



Albert Millaire  
(Sauvageau) et Guy  
L'Écuyer (Mithridate)  
dans *les Grands Soleils*  
(TNM, 1968). Photo :  
André Le Coz.

Mourir, oui, il en est beaucoup question, surtout dans *les Grands Soleils* ; mourir à petit feu ou, plus dignement cette fois, en homme, mourir à grand feu, l'arme épuisée, au cœur d'une église en flammes. Car c'est bel et bien cette image qui s'impose dans *les Grands Soleils* : le rapport symbolique et essentiel de la patrie-femme, l'acte héroïque célébré telle une noce au grand jour :

- CHÉNIER — Au fond, dis-moi : qu'est-ce qu'elle représente au juste, cette bataille ?
- SAUVAGEAU — Un vieux combat, celui de la vie et de la mort. C'est toujours le même, c'est toujours le seul combat. Et il faut, pour triompher de la mort, le cœur d'un homme jeune. Un cœur qui bat à tout rompre, même sa propre écorce. Vous avez choisi pour maîtresse votre pays.  
(Acte III, scène 4)

« Ne vous plaignez pas des nuages, dira encore Sauvageau : ils sont la décence de la saison. » (Acte III, scène 4) Et dans une certaine mesure, en effet, il faudrait peut-être mettre au compte de la décence jusqu'à la structure même de cette pièce. Tentative unique dans l'œuvre de Ferron, *les Grands Soleils* unissent le passé, le présent et l'avenir (il s'agit bien d'un cérémonial) autour d'un acte élevé au rang de symbole assumant à lui seul la part de douleur et de renoncement nécessaires à la naissance d'un peuple. Cet acte, jamais représenté, et qui ne peut l'être, Ferron a choisi de l'in-

Jean Perraud (François Poutré) et Guy L'Écuyer (Mithridate) dans *les Grands Soleils* (TNM, 1968). Photo : André Le Coz.




scrire sous forme de « Nolets<sup>4</sup> », ce qui contribue, malheureusement, à alourdir la pièce d'un poids narratif excédentaire. Il aurait été si facile, si naturel pourtant, de confier cette narration à Mithridate, de faire de ce « roi du Pont et de la robine » — de la mémoire et de l'oubli — le véritable pilier de l'attente incertaine. Mithridate ne possède-t-il pas toutes les habiletés du conteur ? N'aurait-il pas été plausible de voir ce robineux, seul sur le banc d'une gare fantôme, s'échauffer le gosier, l'imagination et le verbe, en une sorte de délire à la fois poétique et théâtral où sont convoqués les personnages de théâtre et l'assemblée des « locataires de places » ?

Il existe une étrange ambiguïté dans *les Grands Soleils*, une sorte de tiraillement, pas toujours efficace sur le plan théâtral, entre la fiction et le réel, entre la nécessité de rester *décent* (ou prudent) et la volonté d'enlever tous les masques : « Le Théâtre, ce n'est jamais gratuit, c'est machiné, prémédité, concerté, c'est un appareil de sédition masqué par les feux des projecteurs et les besoins de l'amusement. Si la représentation d'une pièce a du sens, c'est par la conspiration qu'il y a derrière. » (Présentation de Mithridate) Et c'est bien là le rôle que l'écrivain confie à Mithridate, celui qui démasque aussi bien les rouages du théâtre que les errements idéologiques de ses compatriotes ; c'est Ferron que l'on reconnaît, bien sûr, derrière la figure de ce robineux souverain de lui-même, et qui se déclare « cocu » dès l'instant où la défaite de Chénier et des Patriotes se transforme en victoire : « Veux-tu savoir, Chénier, ce que j'ai l'air dans ta victoire ? D'un cocu ! » (Acte IV, scène 2) Et de fait, plus on avance dans la lecture de cette œuvre, plus un certain rapport se précise entre le théâtre, le politique et le corps. Mais ces trois termes n'ont de sens, chez Ferron, que dans la mesure où

4. Ces textes étaient lus par Jean-Paul Nolet, comédien et annonceur d'origine indienne. Cf. Donald Smith, « Un théâtre mythique », *Études françaises*, vol.12, n° 3-4, octobre 1976, p. 314.

ils s'accordent à l'idée de subversion ou de transgression : « Le théâtre se prête à la sédition et relève de la prostitution ; il ressent vivement le besoin d'être protégé tout en ne tenant guère à se commettre avec la police<sup>5</sup>. » Déjà, dans la présentation des *Grands Soleils*, Mithridate ne s'adresse-t-il pas aux « Tenancières, [...] Tenanciers, le chacun, la chacune, d'un petit bordel portatif, personnel et intime » ? Oui, le théâtre se prête à la sédition ; il relève tout à la fois de la nécessité d'un ordre et d'un plaisir concerté, monnayable et subversif ; il fait corps, en somme, avec ce « peuple de partisans masqués » qui, au grand jour de la victoire, ce jour où il peut enfin « arracher ses masques », se transforme illico en « propriétaires » et en « particuliers » (acte IV, scène 2).

Comme Mithridate, Jacques Ferron s'accommodait assez mal des « particuliers ». Son Pays, son Dieu, c'était la même chose ; il le voulait grand, habité, illuminé de l'intérieur par « le premier peuple blanc qui cède au métissage et se lève avec le Tiers-Monde<sup>6</sup> » (acte IV, scène 1). Mécontent de la victoire et du retour de son héros, Mithridate ? Oui, bien sûr ; comment pourrait-il en être autrement puisque c'est dans le combat seul que réside la véritable grandeur, et non dans la victoire ou l'acquisition d'un statut politique particulier. Je me souviens de ce slogan qui flottait sur les banderoles du dernier défilé de la Saint-Jean : « L'heure de la grandeur ». Et comme toujours, chaque fois que les Québécois se gonflent le poitrail et délirent de la sorte, j'ai senti le besoin impérieux d'éclater de rire. « Le pire, disait Ferron, est que notre destin n'est même pas tragique<sup>7</sup>. » ♦



Beaucoup  
d'écrivains  
québécois ont  
ressenti cette  
urgence qui naît  
de la nécessité de  
voir le jour et d'y  
faire entendre une  
voix singulière.  
Peu d'entre eux,  
par contre, ont  
investi à ce point  
la mémoire — et  
l'oubli — d'un  
peuple.



5. *Le Permis de dramaturge*, in *Théâtre 2*, Montréal, Librairie Déom, 1975, p. 59.

6. Ferron n'était certes pas le seul à penser de la sorte : Piel Petjo Maltest, alias Norman William, a fait de cette idée la grande affaire de sa vie. Jacques Godbout a d'ailleurs consacré un film à ce fascinant personnage, *L'Affaire Norman William*.

7. Lettre datée du 6 novembre 1981, in *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*, op. cit., p. 172.